

## DOSSIER

## Préambule :

**« Comment voir ce qui n'existe pas ou comment faire  
exister ce qui ne se voit pas. La question de la transparence  
du savoir géographique »**

**André-Frédéric Hoyaux**

**C**ette contribution est construite comme une mise en abîme des concepts de visible et d'invisible dans le champ des sciences humaines et sociales. Si elle interpelle les éléments de leur dialectique, c'est surtout pour montrer que leurs différences tiennent plus des typicalités qui leurs sont associées selon les systèmes idéologiques qui les rendent lisibles, que de leurs radicalités propres en tant que concepts. Rien n'est visible ou invisible par lui-même, on rend visible ou invisible la chose, qu'elle soit objet ou sujet. C'est en effet à travers la relation que la chose mise en visibilité ou en invisibilité s'exprime. C'est donc sur cette relation qu'il faut porter notre intérêt, sur son apparition, sur sa mise en liens plus ou moins réifiés par les chercheurs, les politiques, la société dans son ensemble. Dès lors, toute invisibilité devient non pas un inexistant (non intentionnel) mais une visibilité cachée (intentionnelle). Il y a donc des régimes de visibilité et d'invisibilité comme il y a des régimes d'historicité (Hartog, 2003), qui sont autant de périodes qui structurent individuellement et/ou collectivement nos relations aux choses.

Cette contribution n'a pas de valeur dans le domaine spécifique des migrations mais pose plutôt une réflexion générale sur ce que l'on entend par visible et invisible dans le champ des sciences humaines et sociales. L'idée qui sera proposée ici est de dissocier non pas visible et invisible, mais au contraire ce qui existe et n'existe pas aux yeux de celles et ceux qui font la science. Pourquoi cette translation vers ce nouveau couple. Tout simplement parce qu'en phénoménologie, ce qui n'existe pas relève de l'impensé. Dès qu'une projection, une intention, se pose sur un objet de travail, de recherche, en quelque sorte s'énonce, même si apparemment cet objet est énoncé comme invisible, il existe.

Tout projet de recherche, toute énonciation constitue donc en quelque sorte la réalité, son scénario, que celle-ci soit pensée comme relevant du visible ou de l'invisible. Car comment penser quelque chose qui n'est pas existant pour le chercheur qui l'évoque ? Ainsi, de même que *l'invisible au cinéma ne se réduit pas au hors champ, au jeu des espaces in et off*, pour le géographe, *ce qu'on ne voit pas, dans ce qu'on voit, devient objet de scénarisation* (Leblanc, 1997, 164), objet de sa démonstration. En reformulant, cela veut dire qu'au-delà du visible et de l'invisible, qui tous deux existent, il y a ce qui n'existe pas dans le moment d'action de la recherche et qui est en train de se construire. Cela enjoint à dissocier deux postures scientifiques, l'une tirée vers le constructivisme, l'autre vers le

constitutivisme ou constitutionnalisme, idée soulevée par David Finkelstein et reprise selon deux traductions différentes par Honneth ([2005] 2007, 97) et Renaudie (2009, 13).

En effet, d'un côté, le constructivisme qui peu ou prou imagine que les individus peuvent toujours construire leur réalité géographique mais le font à partir d'un contexte géographique en un temps T qui les conditionnent dans ce qu'ils font ou disent dans le temps T+1 ; de l'autre, pour les constitutivistes, il faut comprendre que dans la réalité de l'activité de recherche, ces structures de l'ordre social ne préexistent pas, elles sont (mais c'est déjà beaucoup), - et seulement potentiellement - (et c'est cela la différence entre les deux postures), utilisées comme référence dans l'action, ou plutôt, elles sont éclairées au moment même de leur utilisation comme référant dans l'action, que ce soit par l'acteur interrogé ou par le chercheur lui-même, en un mot comme ce à quoi ces derniers se rapportent pour se construire dans la relation à l'autre et au monde dans le déjà dépassé de leur acte de parole. Il n'y a pas d'instant T, il n'y a que des construits en cours, des mises en relations qu'elles soient territoriales ou scientifiques au gré de nos interactions avec le monde (s.l.) c'est-à-dire avec tout ce qui en fonde à tout instant une configuration qui apparaît comme la réalité (ce que je vois mais aussi ce qui serait la cause efficiente selon moi de ce que je vois, c'est-à-dire pour les uns les structures sociales, pour les autres la lutte des classes, pour les troisièmes la mondialisation, *etc.*) dans laquelle nous vivons, entreprenons, inter-activons.

C'est peut-être en ce sens que nous sommes des interacteurs ! (Hoyaux, 2008). Ou plus précisément, nous sommes acteurs parce que nous sommes toujours *a minima* dans l'interaction et maître de celle-ci. En ce sens aussi, nous *constituons* notre réalité plus que nous la construisons. Ainsi, la prise de recul qu'incite le constructivisme par son éclairage *a posteriori* des référents utilisés est

en quelque sorte, pour l'attitude phénoménologique, une supercherie car un ensemble de possibles aurait pu advenir dans ce T+1 et ce n'est pas parce qu'un autre est advenu dans ce T+1 que dans le T+2, on est sûr qu'il y aura continuité de l'action structurée par le T+1.

Ce qui est énoncé comme relevant du visible et comme relevant de l'invisible par le descriptivisme du constructivisme n'est qu'un visible plus ou moins éclairé ou occulté volontairement ou involontairement par les divers acteurs selon leurs rôles et leurs responsabilités dans la mise en scène. Tel homme politique peut vouloir cacher, rendre donc invisible (au sens premier) des éléments qui seront énoncés, dénoncés par quelques chercheurs ou associatifs qui mettront en lumière, donc rendront visibles (au sens second) ces dits éléments invisibles (au sens premier). Ce décalage d'appréciation entre acteurs politiques et chercheurs justifiera à lui seul une idéologisation de la recherche.

Pour tenter de démontrer l'intérêt de cette conception constitutiviste qui envahit le discours tenu par le sujet de recherche mais aussi par le chercheur lui-même, revenons-en aux prémisses théoriques, sémantiques et biographiques des termes de notre proposition : Comment **voir ce qui n'existe pas** (1) ou comment **faire exister ce qui ne se voit pas**, (2) **la question de la transparence du savoir géographique** (3).

### Liminaires théoriques

« **Voir ce qui n'existe pas** » (1) pour le scientifique c'est se mettre en décalage par rapport à une habitude des acteurs (au sens large d'individus), celle de ne voir qu'un fragment de la réalité dans le champ possible du perceptible (champ quasiment infini). Ce qui est vu relève d'une connexion quasi insondable entre une intériorité (nourrie d'intentions) et une extériorité (des conditions). Cette connexion est une forme de projection auprès de ce fragment de la

réalité. Cette projection est inhérente pour les phénoménologues à l'existence même de l'acteur (*ek-sistere* : se jeter auprès de ou se tenir debout auprès de). Le chercheur serait donc celui qui peut voir sans être auprès, donc prendre de la distance (au sens fort du terme puisque pour les phénoménologues, l'existence, c'est forcément la proximité, l'annihilation de cette distance, c'est être toujours déjà auprès de).

« **Faire exister ce qui ne se voit pas** » (2) par d'autres que le chercheur, c'est donc éclairer par la rhétorique, par la description, par l'exemple, d'autres fragments non visibles par tout un chacun. C'est donc au plein sens du terme « informer », donner forme, inventer quelque chose de neuf pour celles et ceux qui n'en avaient pas connaissance (cf. les moyens de transcrire les pauses, les hésitations...). C'est donc rendre proche phénoménologiquement parlant des choses jusqu'alors inexistantes (même pas éloignées ici au sens strict) même si ces choses pouvaient être proches (spatialement parlant).

### Liminaires sémantiques

« **La question de la transparence du savoir géographique** » (3) nous amène à poser les termes du projet, et cela à partir de l'utilisation de trois définitions qui vont paraître encore complexifier le titre de cette communication. En effet, chacune des définitions proposées renvoie à un des termes du système sémantique. Et seule la troisième définition du dictionnaire nous renvoie explicitement à notre démarche :

- Définition 1 (en matière économique) : *Caractère de ce qui est visible par tous, public* [qui renvoie à la visibilité] ;
- Définition 2 (en matière informatique) : *Qualité d'un système avec un mode de fonctionnement qui peut être ignoré de l'utilisateur* [qui renvoie à l'invisibilité] ;
- Définition 3 (Connexe : Transparent) : *Qui laisse passer la lumière et paraître avec netteté les objets qui se trouvent derrière.*

La transparence est donc bien cette capacité d'éclairer (de laisser passer la lumière) pour éclairer, en tant que sujet, un objet qui se trouve « au-delà de ma bulle ». Ce principe est en soi réfuté par la phénoménologie existentielle post-sartrienne puisqu'elle dénie cette rupture du sujet et de l'objet, cette dialectique. Le sujet est à l'objet comme l'objet est au sujet. Il y a indissociabilité de l'un et de l'autre. D'où le problème du titre 1 par rapport au sous-titre. Pas plus que n'importe quel être-au-monde, le scientifique ne peut faire fi de sa proximité consubstantielle avec son objet de recherche et donc ce qu'il va en dire, ce qu'il va montrer. De ce fait, un paradoxe naît : tout en prenant de la distance avec son « objet » de recherche, il s'en rapproche, il s'en « déloigne » (*Ent-fernung*), c'est-à-dire qu'il le met à sa proximité (Heidegger, [1927] 1986, 145), en son monde d'idée !

Mais qu'importe, si l'acteur lambda est en son monde, si l'acteur scientifique est en son monde, il faut construire des intermondes, c'est-à-dire des zones de chevauchement de la représentation, de l'interprétation, de la compréhension. Et c'est ce que nous faisons tous les jours dans notre travail, qui est une vaste entreprise de mise en interaction. Cette vaste entreprise est aussi une entreprise idéo-logique qui est à la fois de tendre à rendre visible l'invisible (comment voir ce que l'on ne nous a jamais appris à voir !), et de tendre à rendre invisible certain visible (changement de paradigme, de philosophie, etc.).

Cela se construit aussi par un désir de voir. Non par l'obsession du voir de notre société de consommation ou soit disant d'information (qui est d'ailleurs plus une société de conformation proposée par l'imagerie), mais bien par l'apprentissage d'un voir au-delà de l'invisible, par la mise en possibilité de voir au-delà de l'invisible.

Pour voir, il faut en effet construire la prise de vue (pas seulement le point de vue qui certes est différent d'un individu à l'autre

mais qui renverrait à la dissociation sujet-objet). La prise de vue c'est ce vers quoi je veux fixer mon regard critique. Derrière ce désir de voir, il faut donc :

- Etre en capacité de voir (et donc de comprendre) ;
- Avoir la capacité de voir (et donc de comprendre).

### Liminaires biographiques

N'étant pas un spécialiste des migrations, je vais me reporter tout d'abord à la question du mouvement, le mien, puis de manière générale. Certes, cette question pourra paraître décalée par rapport au reste mais vous verrez qu'elle se connecte avec le liminaire théorique du début.

### Mon mouvement

Je ne suis pas un homme de terrain au sens courant du chercheur qui va au loin s'affronter à l'exotisme. Dès lors, je ne voyage pas (?), je ne migre pas (?), je regarde ce que j'ai autour de moi (conditions), ce que je suis autour de moi (projections). Dire cela, c'est peut-être avouer que je n'ai jamais appris à voir et à comprendre autrement qu'avec mes outils conditionnels, ceux construits par mon contexte social et intellectuel. C'est dire que je ne suis jamais sorti de mon monde, que je ne me suis pas déplacé dans le monde que je ne me suis pas offert à changer de point de vue si tant est que cela soit possible. Comme si j'avais refusé ostensiblement l'altérité et pire l'altération. Comme si j'étais resté figé dans ce que je pensais être mon identité, la seule visibilité sociale que je pense être au regard des autres.

Heureusement, je peux me sauver. En effet, reconnaissons que « spécialiste des migrations » veut dire souvent (mais ce sont mes représentations biaisées) déplacements sur des terrains. Pour ma part et les collègues me le rappellent assez régulièrement (dans leurs propres représentations) je ne suis pas un homme de

terrain, ce fameux géographe qui travaille avec ses pieds (plus uniquement aujourd'hui, heureusement !) donc j'ai semble-t-il peu de grains à moudre (pour faire une digression située et sûrement mal à propos sur le passé colonial de Bordeaux, mon port d'attache universitaire) mais j'essaie de moudre plus fortement les quelques grains que j'ai. Cela est un peu osé en termes d'affichage face à vous mais c'est évidemment une métaphore qui doit nous pousser à réfléchir aux choix de mise en scène et en récit de notre corpus.

Qu'est-ce que je prends, je garde, je rends visible, qu'est ce que je jette, élimine... et qu'est-ce que je ne vois pas (parce qu'on ne m'a pas appris ou je n'ai pas voulu voir), qu'est-ce que je ne partage pas (car estime inutile, inintéressant pour l'autre du point de vue qui est le mien) ?

Cela pose en fait un gros problème à la science, à sa transparence justement, celui de l'individualisation des corpus. Le corpus est un monde en soi construit par celui qui le produit mais il peut être un inter-monde par sa constitution partagée mais pourrait l'être aussi par sa lecture partagée, son déchiffrement partagé. Ici, on est face à une linéarité d'action qu'il faudrait tordre.

Cela renvoie d'ailleurs à l'idée du plagiat et donc indirectement du partage de la science en train de se faire. Faire et dire la même chose est toujours équivoque. Pour autant, a-t-on copié, singé ou est-on arrivé aux mêmes conclusions ou y a-t-il d'autres éléments qui nous sont cachés (Dieu, le commun) qui nous conforment à la reproductibilité de ce qui aurait déjà été dit ? L'intermonde se construit aussi par des logiques argumentatives, des rhétoriques, des interprétations certes déjà énoncées, mais qui sont réénoncées, réinventées au sens strict.

Mais en revenant à ma métaphore du café, est-ce que parce que je mous plus, donc plus fin, je rends mieux visible mon corpus, mes recherches, ma démarche ? Est-ce

j'affine réellement ou est-ce que je fais du moyen, du nivelé? Vais-je vers la scientificité de la règle et de la loi face à un descriptivisme diffus? Faut-il comme nous le propose Weber ([1922] 1992) plutôt aller vers la présentation d'idéaux types parfois construits à partir de très peu de grains qu'aller vers une généralisation moyenne, statistique homogénéisant tous les grains. Car au-delà de la science, de son objectivité, reste l'interprétation qui est elle-même un immuable cercle herméneutique pour reprendre les termes de Ricœur (1986).

### Le mouvement

Sans jeu de mot, proposer une réflexion sur le mouvement, c'est à la fois interroger l'état, la structure du mouvement, du déplacement au sens strict, d'un point A vers un point B ; mais aussi le mouvement de l'état, de cette structure, c'est-à-dire un déplacement sans bouger, une projection vers un point B sans bouger pourtant du point A. Ainsi, de manière trop caricaturale, on peut énoncer que la migration travaille à la fois sur un déplacement physique des corps (l'analyse des flux par exemple) mais aussi de manière plus large sur un déplacement (au sens métaphorique) des mentalités (l'analyse des évolutions des façons d'être, de faire et de penser de ceux qui se déplacent et de l'entourage de ceux qui se déplacent). Ce déplacement s'effectue en effet à travers des interactions spatiales et sociales qui ont toujours pour vocation de rendre possible les relations d'interfécondations entre un contexte situatif (spatial mais aussi économique, social et culturel donc idéologique) d'origine et d'arrivée.

Si initialement, le champ des migrations travaille moins sur le déplacement mental construit, aujourd'hui, de nouveaux travaux doivent permettre de montrer que ce déplacement mental ne relève pas seulement de représentations « imaginaires » mais bien aussi de représentations opératoires qui vont :

- soit s'effectuer dans l'énonciation même de la représentation ;
- soit font sens pour l'entourage ;
- soit vont se traduire dans les déplacements futurs des uns et des autres, dans l'action de migration potentielle.

Cela entraîne donc également une réflexion sur le paradoxe du mouvement. Le mouvement peut-être visible et invisible mais il y a aussi une invisibilité du visible et la visibilité de l'invisible, que chacun de ces deux actes contradictoires soit congruent (invisibilité du visible ou la visibilité de l'invisible) de manière immédiate ou différée. Pour approfondir ce fait, on peut dissocier les deux énoncés suivants :

- On peut se déplacer mentalement sans se mouvoir physiquement (mobilisation) ;
- On peut se déplacer physiquement sans se mouvoir mentalement (mobilité).

On peut évidemment également se déplacer mentalement tout en se déplaçant physiquement. Ainsi, les conditions sociales et spatiales (« paysagères ») peuvent impliquer un ensemble de renvois à autre chose « d'invisible » (d'absent donc) que ce/ceux qui est « visible » (présent). Tout comme on peut se déplacer physiquement tout en se déplaçant mentalement. Alors, c'est le projet, les intentions (invisibles aux autres) qui enjoignent la dynamique de mouvement (visible a posteriori dans un laps de temps réduit ou très long).

Mais *in fine*, si on veut être plus phénoménologiques que les phénoménologiques, est-ce que la mobilité n'est pas le moyen de rester toujours soi-même si l'on conçoit que l'on emmène toujours son monde avec soi. Vais-je à la rencontre totale de l'altérité ou est-ce que je me déplace en bulle avec mon identité ?

Cette structuration intellectuelle permet juste de penser à la quête des migrants de construire autant que faire se peut ce qu'ils sont à travers ce qu'ils étaient et parfois de construire ce qu'ils étaient à

travers ce qu'ils sont. En cela, nous revenons aux conceptions des interactionnistes sur l'*accountability* qui traduisent clairement ces justifications produites par les acteurs (Le Breton, 2004, 149). Le récit étant le moyen de justifier le passé à travers ce que le migrant est devenu.

De là, la question éclaire un mouvement des auxiliaires, des verbes. Bouger/déplacer ce que j'ai (propriété), bouger ce que je suis (identité). Je bouge, je me déplace avec ce que j'ai, avec ce que je suis (cf. les déménagements, qu'est-ce que je garde, qu'est-ce que je laisse, qu'est-ce que je vais retrouver de ce que je suis, de ce qui me représente/terait... métaphore de la recherche). Bouger parce que j'ai (peu ou pas... je dois aller là-bas qui n'est peut-être que la même chose qu'ici), parce que je suis (notamment un statut, une image pour moi et les autres, il faut que j'aille à tel endroit...). Bouger en tant que j'ai, en tant que je suis.

Dès lors et pour revenir à la pratique géographique (et suite à des travaux avec Romain Lajarge, 2008) on peut se demander si au « *tout bouge mais rien ne change* » de Renée Rochefort, *rappelant que la domination, l'oppression et l'exploitation continuaient à exister et fondaient la légitimité, pour la géographie sociale, de travailler sur les causes, les déterminants et les conséquences des inégalités socio-spatiales, il serait peut-être dorénavant possible de proposer un « tout change mais rien ne bouge », reconnaissant à la fois que dans ces 45 années, non seulement les problèmes se sont déplacés mais qu'ils ont probablement changé profondément de nature. Cela n'invalidé en rien la posture de la géographie sociale, ses approches, son utilité, sa pertinence. Cependant, la recherche continue de nouveaux ancrages, de nouvelles méthodes, de nouveaux objets a amené la géographie sociale, comme d'ailleurs presque toute géographie, à aller au-delà de ses thématiques classiques et à s'investir de plus en plus dans des champs connexes. Effectivement, tout paraît changer. La mondialisation change le rapport à la distance ; l'individualisation croissante de la société change le rapport aux autres ; la libéralisation économique*

*change le rapport au travail ; la mobilité généralisée change le rapport au temps ; ... et d'autres métaphénomènes sont encore mobilisables pour dire que le changement semble bien devenu un état bien plus qu'une étape. Changement de domicile, de voiture, de travail, de religion, de look, d'habitudes de consommation, d'amis, de conjoints, d'enfants... ne sont plus des actes isolés, marginaux et exceptionnels. Pour autant, personne ne nous oblige toujours pour autant à changer de maison bien plus souvent que nos grands-parents, changer de voitures dès qu'un nouveau modèle nous fait envie.*

### La transparence du savoir

Il y a donc deux inquiétudes à avoir quand on travaille sur la transparence du savoir. Les choses vont-elles d'elles-mêmes, les choses sont-elles naturelles ? Le contexte de ce colloque pendant les périodes de Pâques nous permet de revenir sur l'exemple de l'œuf de Pâques. Pour l'enfant, la question demeure : qui envoie, qui met les œufs de Pâques ? Ces derniers sont visibles à une date donnée mais on ne sait comment ils sont arrivés là. Les idées que nous découvrons ne fonctionnent-elles pas de la même manière ? Portons-nous des intentions de recherche qui dans leurs constructions transcendantales permettent l'apparition d'un nouvel objet d'étude, de réflexion, de structuration ou y a-t-il vraiment une intentionnalité qui nous submerge et dépasse cette construction intentionnelle ?

Il peut être utile de faire un détour par l'interactionnisme symbolique des Goffman, Schütz, Garfinkel... et de Lussault quand il définit les régimes de visibilité (in Lévy et Lussault, 2003, 997). Ce dernier ne fait que reprendre implicitement nombre d'axiomes de l'interactionnisme. Mais les reprend-t-il *stricto sensu* ou a-t-il débouché à partir de certains points d'ancrages philosophiques ou théoriques aux mêmes conclusions (congruence des idées ?).

Il faut poser d'abord que comme tout discours, le discours scientifique se construit à travers des « implicites sociaux ». Les

concepts, les catégories sont autant de propriétés implicites du discours scientifique qui pourtant se veut explicite puisque transparent par les objets qu'ils manipulent (migration, territoire, genre, ethnie... quoique parfois certaines formulations sont à partager). Les chiffres, les cartes, les tableaux sont autant de visibilité qui légitime l'action politique avant même que l'on ait pu interpréter, relativiser ces données. Leur visibilité est d'ailleurs à la hauteur de leur autorité scientifique et donc politique car *le régime de visibilité de l'action politique ne s'établit pas sur le seul plan de l'espace matériel : les récits d'action, les figures, c'est-à-dire le matériau iconographique utilisé dans le moindre procès de projet spatial, concourent puissamment à la visibilité et à la publicisation de l'action et de ses valeurs* (Lussault in Lévy et Lussault, 2003, 997).

Une fois visibilisée, l'information scientifique possède sa vie propre qui, si on n'y prend garde, sursoit longtemps à la mise en critique. Car toute mise en critique est une déstabilisation de l'ordre social établi, qui se fonde justement à travers les choix des régimes de visibilité dans un contexte, une situation donnée. L'information scientifique se naturalise donc petit à petit, elle prend forme et devient une compétence normale intégrée à la vie sociale, c'est-à-dire un élément de sécurisation des populations. Schütz montre que *« la vie sociale [et donc la vie scientifique qui y est intégrée] repose sur une somme infinie d'éléments tenus pour acquis' (taken for granted) [des allants de soi] construisant la normalité des circonstances. Dans la vie courante, les acteurs réagissent le plus souvent à la 'normalité perçue' des événements, celle-ci est décrite par Garfinkel selon les critères suivants : La perception formelle des figures que les événements environnants possèdent pour le percevant comme exemples d'une classe d'événements, c'est-à-dire leur typicalité ; leurs chances d'occurrences, c'est-à-dire leur vraisemblance ; leur comparabilité avec des événements passés ou futurs ; les conditions de leur occurrence, c'est-à-dire leur texture causale ; leur place dans une série de relations finalisées, c'est-à-dire leur efficacité instrumentale ; leur nécessité selon un ordre naturel*

*ou moral [mon fameux dieu caché]' (Garfinkel, 1963, in Harvey O.J., Motivation and social interaction, 188). Tout membre (en tant qu'il possède une compétence linguistique, cognitive et sociale des pratiques de la vie quotidienne ou de domaines spécialisées comme la science) en entrant dans un lieu, en prenant sa place dans une file, en se mêlant à une conversation, reconstruit implicitement le contexte et présume des comportements attendus de lui. S'il fallait expliciter la totalité des propos ou des remarques qui accompagnent une interaction, chaque instant d'échange serait inépuisable et insupportable* (Le Breton, 2004, 153).

Et puis les rajouts bibliographiques lorsque des questions poussent à se positionner par rapport aux questionneurs. Il y aurait donc dans le travail scientifique (comme dans tout travail d'interprétation) une « réciprocity des perspectives » évoqué par Schütz : on peut se mettre à la place de l'autre et d'envisager une série d'hypothèses sur ce qu'il pense quand il dit ce qu'il dit.

L'acteur (et le scientifique en particulier) est et fait avec le monde, « il agit », il a des intentions, il a des réflexions (stratégiques notamment), il se construit par son activité, sa corporalité, son corps. Sa visibilité est régie par des éléments d'inhérences (son sexe, son âge, etc.) et d'apparences (vestimentaires) qui varient selon les fluctuations des régimes, notamment idéologiques, avec lesquels elles s'associent. Il est disposé avec un espace, parmi d'autres acteurs, au sein de temporalités. Il est en interférence cognitive permanente tant dans la construction de l'objectivation et de la subjectivation du monde. En cela, l'acteur, quel qu'il soit, structure sa réalité à la fois de manière interobjective et intersubjective.

Interobjective quand il essaie de donner du sens à la réalité des choses à partir de concepts et de catégories qu'il définit « à distance » par la conformation à un savoir qui se veut et se dit savant (Cf. le choix de sociologie particulière : entrée par des points de vue différents). Intersubjective lorsqu'il construit au sein d'un groupe l'attitude

normale qu'il doit avoir au niveau des interactions de sens, que cela soit à travers ses façons d'être, de dire et de faire (Cf. Pourquoi se focaliser sur la question ethnique). Le problème étant la rencontre de ces interobjectivités et intersubjectivités conformatrices des attitudes et des pensées car justement les rendant visibles aux autres. C'est bien dans cette rencontre que naissent la critique de l'objectivité et la subjectivité absolue. C'est bien aussi dans cette rencontre que naissent des intermondes. Car chaque acteur, comme chaque chercheur, de par son existence, traverse différents collectifs porteurs de ces fameux allants-de-soi (*taken-for-granted*) et des typifications par lesquels et avec lesquels il s'est bricolé des façons d'être, de faire, de dire et de penser personnelles (Le Breton, 2004). C'est là qu'il constitue sa réalité, pour partie partagée. Pas besoin d'aller loin pour autant à partir du moment où on prend conscience de son propre enfermement dans un monde clos, que l'on ait eu l'esprit critique pour se faire.

En quelque sorte, le sens propre que nous donnerions aux choses (qui traduirait notre subjectivité) viendrait d'une intégration, – donc d'une compilation sélective – d'un ensemble d'attributs de sens commun, d'intersubjectivités provenant des différents collectifs que nous traversons dans nos activités quotidiennes : les différents groupes familiaux, les différents groupes liés à nos activités sportives ou culturelles, les différents groupes liés au travail, etc.

De même, l'objectivité des actions ne vient pas de ce qu'elles porteraient elles-mêmes leur descriptibilité (par essence) mais bien plutôt de l'intégration d'une multitude de points de vue de l'acteur lui-même comme de ceux qui l'entourent qui en construisent la réalité, ou plus judicieusement une réalité située, datée, et socialisée, celle produite par la combinaison des savoirs savants mais aussi produite des savoirs vernaculaires ou ordinaires tous autant pétrifiés qu'ils sont par des

typifications, des catégorisations, des réifications.

On rejoint en cela l'hypothèse d'une pluralité de niveaux d'objectivation (Lahire, 2001), partant d'une objectivité totale à une subjectivité totale en passant par les médiums interprétatifs et constructivistes (Watzlawick, [1981] 1988) que seraient l'interobjectivité et l'intersubjectivité. Objectivité et subjectivité totale ne pouvant se concevoir que dans une posture a-situationniste, c'est-à-dire qui ferait fi de l'implantation de tout chercheur dans une situation sociale, spatiale et temporelle donnée, un chercheur-machine ou un chercheur-auteur de sa propre vie, se vivant tous deux d'eux-mêmes, deux entités proches des dieux que notre société a inventé depuis des millénaires, ceux de la naturalité de la nature et de la culture (Larrère et Larrère, 1997).

Ces conceptions éclairent les positions de Sloterdijk quand il précise que la *spécificité de l'être humain est d'accomplir la sortie de l'environnement, la percée dans l'absence de cage ontologique, pour laquelle nous ne trouverons sans doute jamais meilleure caractérisation que le mot le plus trivial et le plus profond des langages humains, l'expression de "monde"* (2000, 27). Monde qui veut dire étymologiquement le mouvement (*mundus*), ce qui bouge et se déplace pour dépasser justement les *conditionnalités* de la vie et ouvrir sur les *possibilités* de l'existence (se tenir debout auprès de). Aller voir « ailleurs » pour être et se construire soi-même. Chaque forme de mondialisation est donc un signe, un discours, une pratique, une idéologie qui fait et donne sens à l'action humaine de dépasser ce donné qui paraît immuable.

Sans doute est-ce pour cela que les pouvoirs aiment tant maîtriser le mouvement des êtres humains ou de certains d'entre eux. Savoir où ils ou elles se trouvent, savoir où ils ou elles se rendent, ou appeler par diverses stratégies à les sédentariser, à les attacher, à les asservir en



les assignant à une place, à une nouvelle forme de cage ontologique.

Le chercheur est bien un inventeur puisqu'en statuant sur la date de l'émergence et la validité de cette émergence comme action sur l'environnement, c'est lui qui crée l'innovation de cette action non lisible par les individus qui pourtant l'ont fait émerger à un moment donné.

L'ensemble des sciences humaines et sociales et l'ensemble de la politique fonctionnent également sur ce principe, celui du contrôle de ce qui émerge par la mise en règles, en lois, en décrets qui font force de maîtrise de l'action ne se sachant pas encore active ! Le rôle de l'individu devient alors celui de prendre un rôle de metteur en scène d'un scénario qui s'est écrit sans lui. Sa légitimité provient de sa mise en visibilité catégorielle d'une action en train de se dérouler.

Pour les interactionnistes en effet le chercheur de par sa réflexivité opère à la fois une description mais aussi une constitution. En ce sens le chercheur par ce qu'il rend visible construit aussi un monde, pas seulement de visibilité, un monde ! D'où le problème de l'utilisation des entretiens, des bouts d'entretiens, en enlevant le contexte et donc en élevant comme typique (du discours de la personne elle-même), et donc comme générique (la personne comme représentative d'un collectif) un passage.

Tout cela montre la difficulté que le chercheur a de rester le plus neutre possible par rapport à un quelconque jugement de valeur sur le bien fondé ou le bien modifié d'une situation. Car *l'identité du chercheur continue donc à se cristalliser autour du choix constant et non explicité d'une échelle de contexte déterminée. Tout se passe comme si, habitués à voir le monde à partir d'une distance particulière, les chercheurs ne voulaient pas brouiller, ne serait-ce qu'un temps, leur vue pour s'approcher ou s'éloigner. Et l'on peut être même un peu surpris par le fait que la simple curiosité expérimentale n'ait pas poussé*

*jusque-là davantage de chercheurs à observer ce que deviennent leurs objets, leurs problèmes ou leurs thèmes d'étude, comment ils se transforment ou se déforment sous l'effet de la variation de la focale de l'objectif» (Lahire, 2001, 370-371).*

### La question de la neutralité axiologique

Cela nous renvoie à nouveau à Weber ([1922] 1992) et sa fameuse neutralité axiologique constitutive de certains principes de l'ethnométhodologie. Celle de l'inscription du chercheur qui serait consubstantiel de sa description. Je ne suis neutre que parce que j'essaie au mieux de me décrire face aux autres, de me rendre visible face aux autres. Se rendre visible ne se fixe pas que sur les enveloppes perceptibles (les habits, les gestes, l'âge) mais aussi justement sur l'imperceptible, l'intériorité, le caché. Ce qui est rendu visible, c'est le plus souvent la conditionnalité des choses et/ou que les autres nous imposent. Comme le disait Sartre, *l'enfer c'est les autres*, cet enfer, c'est bien cette conditionnalité de l'existence. Refuser l'enfer, c'est accepter certaines conditionnalités, en refusant d'autres. Pour autant comme le rappelle Sartre lui-même : *« l'enfer c'est les autres » a été toujours mal compris. On a cru que je voulais dire par là que nos rapports avec les autres étaient toujours empoisonnés, que c'était toujours des rapports infernaux. Or, c'est tout autre chose que je veux dire. Je veux dire que si les rapports avec autrui sont tordus, viciés, alors l'autre ne peut être que l'enfer. Pourquoi ? Parce que les autres sont, au fond, ce qu'il y a de plus important en nous-mêmes, pour notre propre connaissance de nous-mêmes. Quand nous pensons sur nous, quand nous essayons de nous connaître, au fond nous usons des connaissances que les autres ont déjà sur nous, nous nous jugeons avec les moyens que les autres ont, nous ont donné, de nous juger. Quoi que je dise sur moi, toujours le jugement d'autrui entre dedans. Quoi que je sente de moi, le jugement d'autrui entre dedans. Ce qui veut dire que, si mes rapports sont mauvais, je me mets dans la totale dépendance d'autrui et alors, en effet, je suis en enfer. Et il existe une quantité de gens dans le monde qui sont en enfer parce qu'ils dépendent trop du jugement d'autrui. Mais cela ne veut nullement dire qu'on ne puisse*

*avoir d'autres rapports avec les autres, ça marque simplement l'importance capitale de tous les autres pour chacun de nous* (Sartre, [1964] 2004).

En cela, nous réifions ce que les autres pensent de nous, c'est-à-dire que nous construisons une visibilité pratique à du discours invisible. Nous rendons donc performatif des non-dits. Mais ces non-dits existent alors de pleins droits pour notre propre action. Le chercheur ne fait-il pas de même lorsqu'il rencontre ses sujets d'études, projetant sur eux des discours que ces derniers lui renvoient en autant de boomerangs réifiants. Les non-dits imaginés par le chercheur nourrissent cet invisible qu'il pense pressentir et le dit au contraire parvient de par sa trop forte visibilité à devenir suspect. *Cette forme d'automanipulation émotionnelle, Lukács l'avait bien perçue lorsqu'il traitait du journalisme comme d'une manière de « prostituer » les « expériences vécues et les convictions » y voyant le comble de la réification sociale* (Honneth, [2005] 2007, 16).

Si société de l'information, cela veut dire que le signal est reçu par tous (moins de diffuseurs, plus d'auditeurs). Aujourd'hui, on s'aperçoit que la capacité d'écoute diminue du fait de la possibilité offerte aux auditeurs de choisir l'informateur. Ce dernier peut donner des signaux qui correspondent pour le moins à ce que l'auditeur a envie d'entendre. Où se trouve donc la transparence ? Nous sommes dans une société des mondes clos, des membres, des cages socio-ontologiques (différent des cages ontologiques naturelles) qui conditionnent routines, typifications des autres qui nous entourent et réifications du monde qui nous apparaît et dont nous sommes tous persuadés qu'il est la réalité visible. *Dès lors que l'on introduit un rapport pratique au monde, le sujet ne fait plus face au monde comme à quelque chose qu'il faudrait connaître ; il se rattache à lui en fonction d'intérêts existentiels qui font qu'il s'ouvre à ce monde selon une significativité particulière* (Honneth, [2005] 2007, 36).

La visibilité semble structurée par cette grande arme dialogique dont nous usons et abusons, celle de la séparation comme fonction d'unicisation catégorielle, conceptuelle (formation d'unité non séparable soit celle de l'individu ou du groupe). Séparation qui se traduit par la différenciation spatiale, la distinction sociale, la discrétisation temporelle et qui permet aux acteurs de se rendre amnésique d'une réalité devenue pour eux in-visible, donc inexistante.

En ce sens, ce n'est pas parce que l'on change de point de vue (être « ailleurs » pour mieux voir « l'autre ») que l'on change de regard sur cet ailleurs et sur cet autre ! La conditionnalité du point de vue ne cautionne en rien l'intentionnalité du regard. Ne voit-on pas toujours les mêmes visibles et invisibles et ne rendons-nous pas d'autorité en tant que chercheur les mêmes visibles et invisibles ! L'objectivité que nous construisons n'est en fait jamais qu'une réification, la mise en existence de ce que nous savons toujours-déjà. On ne voit jamais et donc on ne peut déceler que ce que l'on nous a appris à voir.

Ainsi, le chercheur doit travailler sur les régimes de relations. Pourquoi un objet de recherche existe (la migration) ? Pourquoi certains acteurs deviennent pertinents à analyser (les migrants) ? Comment analysent-ils leurs façons d'être, de faire et de penser le monde et leur réalité ? Et comment le chercheur est-il en capacité de dire ce qui doit être dit ? Est-il légitime pour rendre visible ce qu'il conçoit comme invisible. Est-il légitime de par la visibilité qu'il met en scène de rendre invisible d'autres éléments ? Quelles relations entretient-il donc avec lui-même à travers sa quête pour parler de son objet de recherche et des sujets qui le constituent ?

Ce sont donc bien les relations qui doivent intéresser le chercheur s'attachant à comprendre la construction territoriale des acteurs, des migrants et la nécessité de cette

construction pour la constitution ontologique de ces derniers. Car ces relations ont tout autant une vocation constructive sur le monde de l'acteur qu'une vocation constitutive pour l'acteur lui-même, dans sa singularité. Une meilleure compréhension de cette nécessité singulière qu'ont les acteurs dans les actes qu'ils posent dans leur rapport au monde (social, spatial et temporel) apparaît alors pertinente pour tenter d'aborder le « sens » de cette nécessité. Seul l'acteur lui-même peut entrevoir cette subjectivité en tant qu'elle est essentielle à sa constitution ontologique et en tant qu'elle peut l'être pour le monde. En fin de compte, seul l'acteur peut rendre visible à lui-même la visibilité et l'invisibilité de ses actes et de ses paroles. La mise en visibilité du chercheur dit plus sur ce qu'est le chercheur que sur ce qu'est son objet de recherche. Ou mieux encore, elle dit plus sur les régimes de réification de ce qui doit être visibilisé ou invisibilisé selon les types d'acteurs qui parlent et selon les époques et les lieux où ils parlent.

André-Frédéric Hoyaux  
Maître de Conférences  
ADES - UMR 5185 (CNRS)  
Université Michel de Montaigne Bordeaux 3  
UFR Géographie et Aménagement  
[afhoyaux@u-bordeaux3.fr](mailto:afhoyaux@u-bordeaux3.fr)

### Bibliographie :

- Garfinkel, Harold ([1967] 2007) *Recherches en ethnométhodologie*, Paris, PUF, 474 p. (Quadrige Grands Textes).
- Goffman, Erwin ([1971] 1973) *La mise en scène de la vie quotidienne tome 2: Les relations en public*, Paris, Les Editions de Minuit (Le sens commun).
- Hartog, François (2003) *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Éditions du Seuil, 258 p. (La Librairie du XXI<sup>ème</sup> siècle).
- Heidegger, Martin ([1927] 1986) *Etre et Temps*, Paris, Gallimard, trad. F. Vezin, 590 p. (Bibliothèque de Philosophie).
- Honneth, Axel ([2005] 2007) *La réification. Petit traité de Théorie critique*, Paris, Gallimard, 141 p. (nrf essais).
- Hoyaux, André-Frédéric (2008) Acteurs ou interacteurs ?, *Travaux et Documents ESO*, n°27, L'espace social : méthodes et outils, objets et éthique(s), Actes de l'Ecole d'été de géographie sociale 2006, pp. 25-37.
- Lahire, Bernard (2001) *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Hachettes Littératures – Éditions Armand Colin/Nathan, 392 p. (Pluriel Sociologie).
- Lajarge, Romain (2008) Activons les acteurs !, *Travaux et Documents ESO*, n°27, L'espace social : méthodes et outils, objets et éthique(s), Actes de l'Ecole d'été de géographie sociale 2006, pp. 18-25.
- Larrère, Catherine ; Larrère Raphaël (1997) *Du bon usage de la nature. Pour une philosophie de l'environnement*, Paris, Aubier, 355 p. (Alto).
- Leblanc, Gérard (1997) *Scénarios du réel. Tome 2 : Information, régimes de visibilité*, Paris, L'Harmattan, 230 p.
- Le Breton, David (2004) *L'interactionnisme symbolique*, Paris, PUF, 249 p. (Quadrige Manuels).
- Lévy, Jacques ; Lussault, Michel (2003) *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Éditions Belin, 1034 p.
- Renaudie, Pierre-Jean (2009) Expression et description : Remarques sur les limites linguistiques de la phénoménologie, *Bulletin d'analyse phénoménologique*, vol. 3, Disponible sur internet : <http://popups.ulg.ac.be/bap.htm>.
- Ricœur, Paul (1986) *Du texte à l'action : Essais d'herméneutique II*, Paris, Editions du Seuil, 452 p. (Points Essais n°377).

Sartre, Jean-Paul, ([1964] 2004), *Jean-Paul Sartre commente L'enfer c'est les autres en introduction à Huis-Clos*, Paris, Gallimard (CD à voie haute).

Schütz, Alfred ([1942] 1998) *Éléments de sociologie phénoménologique*, Paris, L'Harmattan, 156 p. (Logiques Sociales).

Sloterdijk, Peter (2000) *La domestication de l'Être*, Paris, Mille et une nuits / Librairie Arthème Fayard, 111 p.

Volvey, Anne ; Bretagnolle, Anne ; Djament, Géraldine ; Hoyaux, André-Frédéric et Vrac, Michel (2005) *Échelles et temporalités*, Paris, Atlande, 239 p. (Clefs Concours).

Watzlawick Paul ([1981] 1988) *L'invention de la réalité. Contributions au constructivisme*, Paris, Éditions du Seuil, 374 p.

Weber, Max ([1922] 1992) *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Librairie Plon, 478 p. (Pocket Agora n°116).